

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume XIV - Numéro 26 Décembre 2023 ISSN : 2313-7908

N° DÉPÔT LÉGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Grégoire TRAORÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 01 03 01 08 85

(+225) 01 03 47 11 75

(+225) 01 01 83 41 83

E-mail : administration@perspectivesphilosophiques.net

Site internet : <https://www.perspectivesphilosophiques.net>

ISSN : 2313-7908

N° DÉPÔT LÉGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Grégoire TRAORÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef Adjoint : **Dr Éric Inespéré KOFFI**, Maître de Conférences

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. N'Dri Marcel KOUASSI, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Donissongui SORO, Professeur des Universités, Philosophie antique, Philosophie de l'éducation Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Nicolas Kolotioloma YEO, Professeur des Universités, Philosophie antique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Secrétaire de rédaction : **Dr Kouassi Honoré ELLA**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr Kouadio Victorien EKPO**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Dr Faloukou DOSSO**, Maître de Conférences
Dr Kouassi Marcellin AGBRA, Maître de Conférences
Prof. Alexis Koffi KOFFI, Professeur des Universités,
Dr Chantal PALÉ-KOUTOUAN, Maître de Conférences
Dr Amed Karamoko SANOGO, Maître de Conférences

SOMMAIRE

1. Platon et la question du beau	
Pierre Hubert MFOUTOU	1
2. Ivoirité et socialité	
Mafa Georges ASSEU	15
3. Éthique du visage et éthique du care : la double histoire du même ?	
Relwende GUIGUEMDE	31
4. Normativité de l'opinion publique à l'épreuve de la culture de masse chez Jürgen HABERMAS	
Garba OUMAROU	51
5. La communication devoir-pouvoir et le mal de la communication de pouvoir chez Kierkegaard	
Krouyé Constant KOFFI	71
6. L'humain à l'ère de l'Intelligence Artificielle (IA)	
1. Adama COULIBALY 2. N'golo OUATTARA	91
7. Problématique éthique de l'abandon des enfants souffrant de handicap en milieu hospitalier	
1. Koffi Sévérin FODIO 2. Andrédou Pierre KABLAN 3. Christelle AVI-SIALLOU, 4. Christian YAO, 5. Kouadio Vincent ASSE 6. Antoine KOUAKOU	105
8. La problématique des technologies de l'information et de la communication (TIC) dans le biotope africain	
1. Jacques Gervais OULA 2. Florent MALANDA KONZO	129
9. Nature et technologie chez H. MARCUSE	
1. Abdoul Karim NA ALLAH ROUGAH 2. Issaka TAFFA GUISSO	151
10. Sciences et réalités africaines : le cas de la sorcellerie dans la perspective poppérienne	
Ahou Marthe ASSIÈ épse BOTI Bi	167
11. du terrorisme au sahel : des enjeux cosmopolitiques pour une lecture de la théorie de la justice de John RAWLS	
Moussa MOUMOUNI	183

12. Le totalitarisme ou la fin de l'éthique politique Soumaïla COULIBALY	203
13. La désacralisation de la mort et de sa mystique en Afrique : à partir des expériences congolaise, tchadienne et ivoirienne Hygin Bellarmin ELENGA	217
14. La survivante de Rose Marie GUIRAUD : dynamique des genres littéraires et écriture du réel Bi Goré KOÉ	237
15. Méthodes culinaires et qualité de l'attiéké de Dabou du XVIII^E siècle au XX^E siècle Jean-Jacques ESSOH	257
16. L'animation culturelle dans le système Licence, Master, Doctorat (L.M.D.) : fonctions et enjeux Messou FIAN	273
17. Les sciences expérimentales au crible de la pensée philosophique Seydou SOUMANA	287

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décloisonnement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décloisonnement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

NATURE ET TECHNOLOGIE CHEZ H. MARCUSE

1. Abdoul Karim NA ALLAH ROUGAH

Université Abdou Moumouni de Niamey (Niger)
rouahnaallahabdoukarim@gmail.com

2. Issaka TAFFA GUISSO

Université Abdou Moumouni de Niamey (Niger)
issakaguisso@gmail.com

Résumé :

Cette analyse présente une discussion sur la relation entre la théorie de la technologie d'Herbert H. Marcuse et son fondement dans les possibilités qu'il croyait inhérentes, mais encore non exploitées dans la nature. H. Marcuse a été l'un des premiers critiques parmi ceux qu'on peut qualifier de considérer une approche exploiteuse et prédatrice de la nature engendrée justement par l'orientation donnée à la technologie, à la science, à l'industrie sous le capitalisme de consommation. Une nouvelle orientation de la science et de la technologie qui traiterait de la nature comme alliée de l'homme pourrait être envisagée. Ce texte est une contribution théorique.

Mots-clés : Capitalisme, Nature, Science, Technologie.

Abstract :

This analysis presents a discussion on the relationship between Herbert MARCUSE's theory about technology and its foundation within the possibilities he thought to be inherent in, but as yet untapped by, nature. Herbert MARCUSE had been one of the first critics among those qualified as considering an exploited approach, and annihilating the nature trained in fact by orientation given to the technology, the science, to the industry under the consumption's capitalism. A new science orientation and the technology that will take care of the nature as an allied of the human being would be foresighted. This text is a theoretical contribution.

Keywords : Capitalism, Nature, Science, Technology.

Introduction

Le monde dans lequel nous vivons est celui du contrôle de la rationalité technologique. Cette dernière instrumentalise la nature. Dans ce monde gagné par cette rationalité technologique, la nature n'est pas considérée comme une structure cohérente et dotée de vie. Notons, aussi, que cette idée était au centre des préoccupations de la théorie critique de l'École de Francfort. En effet, la logique francfortoise soutient que la nature est exploitée, bousculée et détruite au point où tout l'écosystème est menacé. C'est dans ce cadre que se situe la critique de H. Marcuse relativement à cette destruction de la nature en vue de sa préservation. Cette implication de la technologie a fait qu'elle fait partie intégrante du système d'exploitation et de contrôle social. En nous appuyant sur la complexité de cette implication, nous montrons, à partir de la pensée de H. Marcuse, qu'il existe des mécanismes structurants et structurels capables de rendre plus efficace et surtout efficiente la lutte contre la dégradation de la nature.

Nous partons de la question suivante : comment préserver la nature de la domination et de l'exploitation ? Cette question s'appuie sur celles qui suivent : qu'est ce qui est à la source de la destruction de la nature ? Peut-on incriminer essentiellement les technologies ? Si oui, en quoi les technologies entraînent-elles une instrumentalisation de la nature ? Comment préserver la nature de cette exploitation ? Notre postulat de base consiste à dire qu'on peut préserver la nature de la destruction et de l'exploitation en changeant notre manière de concevoir la science et la technique. Nous avançons aussi que la rationalité technologique est un facteur pas le moindre dans l'exploitation de la nature. Il existe chez Marcuse une alternative à l'instrumentalisation de la nature. Notre méthode de travail se veut analytique et s'appuie sur des écrits portant sur ce sujet que nous allons confronter et comparer.

1. Technologie, technique et domination de la nature chez Herbert H. Marcuse

Dans ce point nous discutons de la domination de l'homme sur la nature à travers la technologie et la science. En effet, cette domination de la nature par la technique a engendré des désastres sur celle-ci et sur l'homme. Autrement

dit, le progrès de la technique et même de la science, au lieu de promettre un équilibre crée des troubles et des bouleversements. Ici, les propos de J. Ellul (1988, p. 95) sont assez évocateurs : « nous refusons de voir ce qu'est réellement le progrès technique. Nous refusons de voir quelles sont ses conséquences réelles. Nous refusons de payer le prix exigé par la technique et lorsqu'on le montre, on parle de pessimisme ». Autrement dit, pour cet auteur, tout progrès se paie. Il sera suivi par des catastrophes. Telle est la logique des sociétés modernes à capitalisme avancé.

La particularité de la société capitaliste avancée est qu'elle a atteint en ce moment précis, un niveau de globalisation et de standardisation, c'est d'être en même temps l'expression d'un État de domination dans tous les secteurs d'activités. N'oublions pas que les sociétés modernes ont profité des avancées technologiques. Ces dernières sont considérées comme un facteur d'épanouissement et de progrès. La biotechnique médicale, par exemple, a permis de protéger des vies par des techniques de transplantation d'organes. On peut bien parler, sans contester, de consolidation des conditions de vie humaine.

Cependant, on peut aussi remarquer qu'elles engendrent des graves conséquences sur le plan éthique à cause de leur inventivité démesurée capables d'altérer la nature. Ces conséquences peuvent être la pollution, les sécheresses ou la disparition de certaines espèces animales et végétales. T.G. Issaka (2017, p. 242) pense :

Les technosciences comportent, ainsi, plus de risques d'atteintes à l'intégrité du vivant. Le pouvoir dont elles sont dépositaires peut être considéré comme l'expression d'une volonté totalitaire qui a la capacité, non seulement, d'altérer certaines dispositions physiques et intellectuelles de l'homme ; mais également à travers une technisation à outrance de la société d'entraîner des injustices, et surtout provoquer une déshumanisation de la planète. En ce sens, on peut oser affirmer que les technosciences n'apportent pas que des progrès, elles sont aussi source d'injustices, d'inégalités et de discriminations entre individus, voire entre populations.

Nous savons aussi que pour J.-J. Rousseau (1997), la science, contrairement à ce qu'elle semble affirmer, est génératrice de bien des maux sociaux. Allant dans le même sens que Rousseau, B. Makanga (2008, p. 287) écrit :

À travers certaines de ses découvertes et inventions dérivées, la science génère en effet des inégalités et des malheurs, dans le sens où elle valorise des produits dangereux, exclusivement destinés à anéantir des vies. Elles imposent aux peuples des modes de vie entraînant des violences gratuites ou des changements de degré dans la violence, telle la capacité de dévastation des guerres avec l'apparition des armes à feu. Dans ce cas, le progrès se mue en véritable régression : à l'égalité naturelle se substituent des inégalités criantes, issues d'un progrès dénué de raison.

Si les technosciences sont facteurs de progrès, elles entravent aussi le bon fonctionnement de la nature. La stratégie éducative proposée par T. G. Issaka (2017, p. 243) pour une sauvegarde saine de l'environnement est :

[Celle] qui va consister à maîtriser leurs méfaits en donnant à la conscience morale de l'individu une place importante dans la vie pratique. Nous pensons qu'il revient à cette forme d'éthique de définir les cadres de ce qui est convenable, en termes de besoin, pour la vie humaine au sein de la société. [...] Ceci nécessite une limite du pouvoir humain de délibération ; en un mot de la liberté humaine. La liberté humaine d'action étant la preuve de sa responsabilité, il devient, par voie de conséquence, la principale cause de son devenir et de celui de son cadre de vie. Or, Descartes le montre bien qu'être libre suppose agir selon la plus parfaite des raisons. Cette liberté suppose, donc, une détermination et une responsabilité rationnelle dans les actions.

Nous pouvons rapprocher cette position de T. G. Issaka à celle du philosophe ivoirien Amara Salifou, un spécialiste de la pensée de H. Marcuse. Dans son ouvrage *Domination technologique et Perspectives de libération* (2017), A. Salifou fait le procès de notre société qu'il qualifie d'une société technicienne. Reprenant la pensée de H. Marcuse, il soutient que la technologie serait une source de domination, mais aussi d'aliénation. À ce propos, il écrit :

Parce qu'elle est la traduction concrète d'une idéologie de la domination, la technologie oriente son emprise sur la société à partir des individus qui la composent. Cela passe, certes par une maîtrise de leurs agissements extérieurs, mais d'abord par le contrôle de leur intérieur. À ce niveau, tout ce qui tend à constituer l'identité de l'individu, à l'exemple de ses instincts, ses désirs, sont embrigadés, étouffés et réorientés, pour être au service de la société de domination (A. Salifou, 2017, p. 33-34).

Ces deux passages auxquels nous avons fait référence confirment que la technologie est source de destruction de notre environnement et surtout de contrôle social. Ces thèses sont celles qui ont été déjà défendues par les théoriciens critiques. La théorie critique de l'École de Francfort dans son ensemble a émis l'idée selon laquelle la technologie a un effet négatif et pervers

sur la nature et sur l'homme lui-même. Sur la nature en ce qu'elle occasionne sa destruction et sur l'homme en ce qu'elle est synonyme d'aliénation. Cette idée est développée chez Horkheimer et Adorno, mais aussi chez H. Marcuse. Les fondateurs de l'École de Francfort dans les années 1923. Et par la suite, l'adhésion d'autres grandes figures comme Herbert Marcuse.

Toutefois, c'est la position de H. Marcuse qui nous intéresse. Dans l'entendement de H. Marcuse, la technologie n'est pas la technique, mais serait un aspect de celle-ci, touchant ses dimensions sociales et rationnelles : elle est « un mode d'organisation et de perpétuation des relations sociales » en « schémas comportementaux propres aux appareils peuplant l'ère de la machine » (H. Marcuse, 1941, p. 18). Il n'y a aucun doute que pour H. Marcuse les sociétés modernes sont à l'origine de toutes les crises écologiques que nous vivons aujourd'hui. Pour mieux s'en convaincre voici ce qu'il mentionne dans *Sommes-nous déjà des hommes ? Théorie critique et émancipation* :

Merci pour votre accueil chaleureux. Je suis heureux de pouvoir m'adresser à la classe des sauvages. En fait, je ne suis pas certain de ce qu'il faut dire parce que je ne vois plus où est le problème. Comme vous le savez, le président Carter a converti 18 millions d'hectares de terres naturelles en zones de développement commercial. Il n'y a donc plus de nature sauvage à préserver... Et pourtant, nous continuons de tenter de le faire. Je me propose d'analyser le problème de la destruction de la nature en le replaçant dans le contexte de la destruction générale qui caractérise bien notre société. Je suivrai ensuite les racines de cette destructivité jusqu'au cœur des individus eux-mêmes ; c'est-à-dire que j'examinerai la destructivité psychologique des individus (H. Marcuse, 2018, p. 43-44).

À travers ce passage nous comprenons très clairement que pour H. Marcuse le nœud du problème se trouve ancré dans la société et plus précisément la société de consommation. Déjà bien avant 1979, les problèmes qui concernent la destruction de la nature étaient manifestes. Mais ce qui est intéressant dans ce passage, c'est de voir comment H. Marcuse fait le lien avec la destruction de la nature. Derrière le Président Carter se trouve une volonté technologique de destruction. Tout cela au profit de quelques groupes sociaux qui ont le contrôle et qui à cause de leurs intérêts sont prêts à sacrifier le monde. Parler de destruction générale est une manière pour H. Marcuse de ne pas isoler le problème de son contexte. Lequel contexte serait celui du capitalisme destructeur. Et ce système est fondé sur un principe de réalité

fondé sur le rendement et le profit. Ce principe de réalité peut être considéré comme la somme de toutes les valeurs et de tous les principes qui sont sensés conduire le comportement normal au sein d'une société. Cette destruction de la nature peut être comprise pas seulement au niveau social mais au niveau individuel. Elle est donc destruction externe et interne.

Le principe de rendement tel qu'il est dans nos sociétés, est façonné de telle sorte que les individus eux-mêmes ont intériorisé la destruction au point qu'elle fasse partie de leur quotidien. Voici ce que pense H. Marcuse :

Selon moi, notre société actuelle est caractérisée par le fait qu'une structure caractérielle destructive prévaut parmi les individus qui la composent. Mais en quel sens parler d'un tel phénomène ? Comment pouvons-nous identifier la structure caractérielle destructive dans notre société ? Je crois certains événements symboliques, certains problèmes et certaines actions symboliques illustrent et révèlent la dimension profonde de la société. C'est à partir de cette dimension que la société se reproduit elle-même dans la conscience des individus et de leur inconscient tout autant. Cette dimension profonde favorise la perpétuation de l'establishment politique et de l'ordre économique de la société (H. Marcuse, 2018, p. 345).

C'est surtout dans *l'homme unidimensionnel* (1968) que H. Marcuse fera sa critique la plus acerbe de la technologie. Cet ouvrage fait un procès des sociétés capitalistes avancées. Dans ces sociétés, les individus sont réduits à des simples exécutants des ordres qui leur dictent le comportement à adopter. Et parvenir à un tel type de contrôle, la société doit disposer des mécanismes le favorisant. Ces mécanismes ne sont nullement que la technologie qui doit servir de moyen de contrôle et de mobilisation des masses.

Au cœur de *L'homme unidimensionnel*, il se trouve la question de la technologie. Marcuse dresse un constat d'une unidimensionnalité de la technologie. La société unidimensionnelle tire sa capacité à utiliser les moyens qui sont en sa disposition. Cette société dispose des forces pouvant faire face à toute forme de contradiction et c'est ce qui bloque clairement le changement social. Ainsi, la force du système réside d'une part dans la capacité à recycler la plupart des formes de contestation qui lui sont opposées grâce, en particulier, à la créativité remarquable des experts en communication de masse, et, d'autre part, à l'inventivité démesurée que permettent les investissements colossaux du système.

Pour Marcuse, l'Occident n'est pas le modèle de société, mais il soutient au contraire que le développement économique, idéologique et militaire, a conduit à une « *société close* » capable de canaliser les forces et les intérêts oppositionnels et à les mettre au service du système auquel elles s'opposeraient autrefois. Mais quel reproche H. Marcuse fait-il à cette société qui favorise le bonheur ? Il pense qu'il :

[Il pense qu'il] nous faut reconnaître que la société industrielle avancée, tout en entretenant le danger, n'en devient pas moins plus riche, plus vaste et plus agréable. (...). Dans de telles conditions, les communications de masse ont peu de mal à (...) nous convaincre que tout semble être l'expression de la raison. Et pourtant, cette société, dans son ensemble, est irrationnelle. (...). L'originalité de notre société réside dans l'utilisation de la technologie, plutôt que la terreur, pour obtenir la cohésion des forces sociales (H. Marcuse, 1968, p. 15-16).

Ce qui nous intéresse, à ce niveau, c'est surtout de montrer que cette technologie est une menace pour l'homme en même temps que pour la nature. La nature à laquelle Marcuse fait référence est à la fois la nature humaine mais aussi et surtout la nature extérieure. Par la modification de la nature humaine, la nature elle-même se trouve dans la posture d'être modifiée. La modification en question de la nature ici suppose qu'elle sera perturbée, menacée par le fait que les actions de l'homme auront un effet néfaste sur cette dernière. D'ailleurs, c'est à partir de là que l'usage qui en est fait de la technologie dans les sociétés à capitalisme avancé impacte négativement la nature et conduit à sa destruction. Marcuse ajoute que ce processus destructif s'étend progressivement à l'ensemble de la planète par le biais de l'exportation du mode de vie américain. C'est dire que la société à rationalité technologique est caractérisée par une violence sournoise, la brutalité, la violation marchande de la nature.

D'ailleurs, face à la menace qui pèse sur la nature, Serres, voit tout simplement un symbole du parasitage. Cela consiste dans la perturbation du cycle écosystémique. Serres pense également que ce parasitisme trouve son origine dans le comportement agressif de l'homme. Fort des instruments que lui offrent les technosciences, l'homme ignore les liens historiques essentiels à son existence qu'il entretient avec ce qu'il appelle la terre-mère. Cette position le hisse sur un piédestal qui aveugle sa vigilance et obstrue sa rationalité, une

rationalité qui se veut à tout de vue instrumentale et dominante. En effet, dans la *Sixième partie du Discours de la méthode*, Descartes présente l'homme comme un *chevalier ailé* à la conquête d'un espace vital capable de lui fournir ce dont il a besoin pour sa survie et son confort. T.G. Issaka (2017, p. 237) écrit à cet effet :

Pour Descartes, les sciences et les techniques rendraient l'homme *comme maître et possesseur* de la nature. Par le biais de la raison technique, l'homme a pu transformer son environnement. Cette transformation lui a permis de s'adapter à son milieu et y vivre épanoui. Par le biais des sciences et techniques, il va devenir *comme maître et possesseur de la nature*.

Maitrise et possession, domination et appropriation, tels sont, à l'aurore de l'âge scientifique et technique, quand la raison occidentale partit à la conquête de l'univers, les mots sous-jacents et communs à l'entreprise industrielle comme la science dite désintéressée et différenciable. La maitrise cartésienne redresse la violence objective de la science en stratégie bien réglée. Notre rapport fondamental avec les objets se résume dans la guerre et la propriété (M. Serres, 1992, p. 58). Or, M. Serres note qu'à :

force de la maitriser, nous sommes devenus tant et si peu maitres de la Terre, qu'elle nous menace de nous maitriser de nouveau à son tour. Par elle, avec elle et en elle, nous partageons un même destin temporel. Plus encore que nous la possédons, elle va nous posséder comme autrefois, quand existait la vieille nécessité, qui nous soumettait aux contraintes naturelles, mais autrement qu'autrefois (M. Serres, 1992, p. 61).

On voit bien la position de M. Serres sur la question de la maitrise de la nature par l'homme via la technique dans ses différentes manifestations. Rappelons tout en précisant que Descartes a été celui qui a impulsé cette course à la conquête de la nature.

Notre modernité s'est ainsi construite à partir de l'utopie cartésienne qui voulait présenter l'homme comme le seul architecte capable de modeler la nature. On sait aussi que Descartes a servi au capitalisme sa vraie devise qui va se fonder sur la maitrise et la propriété. Or, nous savons pertinemment qu'il n'y a pas de propriété sans conflit avec la nature. L'ouvrage de M. Serres, *Le mal propre : Polluer pour s'approprier* est assez illustratif. Dans cet essai, il s'applique à reprendre son concept de parasitisme déjà évoqué ci-haut.

Malheureusement, ce parasitisme disloque la relation que l'homme entretient avec son lieu d'habitation. Cet état de fait ne va pas comme l'écrit T.G. Issaka (2017, p. 237) :

Sans fractures successives. Cette cassure, se manifestant par plusieurs phénomènes naturels, expose sa vie à d'innombrables dangers. L'inquiétude humaine face à cette exacerbation mobilise les énergies vers une protection de la nature contre une volonté humaine d'occuper et de dominer de plus en plus hégémonique.

Pour nous résumer, nous retenons que l'action démesurée de l'homme moderne issue de la société industrielle, l'utilisation abusive et non conforme aux normes morales de la technologie, sont au fondement des grands maux qui minent notre humanité. Comment préserver la nature de cette domination et de cette destruction ? Pouvons-nous réinventer les cadres adéquats qui rendraient lucides nos agirs vis-à-vis de la nature ? Nous présentons dans le point qui va suivre notre conception de l'alternative à même de protéger notre environnement de nos actions néfastes.

2. Marcuse : « Vers une nouvelle sensibilité » comme alternative à la préservation de la nature

Par nouvelle sensibilité, l'idée qui se dégage est déjà celle d'une transformation de la société pour sortir de ce que H. Marcuse appelle le statu quo. Il est important à ce niveau de préciser que H. Marcuse n'est pas un technophobe encore moins un anti-science. Dans sa démarche critique, il ne nous invite pas à retourner dans une forme de société préhistorique, mais avancer vers l'utilisation des réalisations de la civilisation technologique pour la libérer de l'abus de la destruction de la science et de la technologie. En effet, il critique fortement ce qu'il considère comme un mode de production historiquement spécifique et principalement dirigé par l'incitation sans fond au profit qui ayant conduit les pouvoirs technoscientifiques à des formes de barbarie, à des formes irrationnelles, prédatrices et potentiellement autodestructrices. Pour H. Marcuse, la désublimation qui est exigée aujourd'hui n'est pas une annulation de la civilisation mais une annulation des aspects archaïques d'exploitation de la civilisation.

Loin de se défaire et de régresser, c'est plutôt la réintégration dans la civilisation des facultés, des besoins et des satisfactions humaines qui ont été réduits, mutilés et déformés dans la tradition de la civilisation exploiteuse. À ce niveau, on retient un élan plus ou moins optimiste de la part de Marcuse car il a commencé à réclamer non seulement une nouvelle approche de la technologie, mais il sera question d'une « nouvelle science » et une « nouvelle technologie » qui travailleraient aux côtés de la nature afin de remplir ses potentialités intrinsèquement libératrices. Celles-ci sont directement liées à notre propre potentiel de changement social et opposées à l'état d'esprit prédominant consistant à piller la nature pour des raisons largement rationalisées par l'économie capitaliste de consommation.

Marcuse croyait qu'une société technologiquement mature impliquerait la reconnaissance de sa contingence sur la nature. Mais cette reconnaissance n'impliquerait pas simplement de laisser la nature elle-même. Au contraire, cela inclurait la compréhension que, bien que nous en fassions partie, la nature a également été le seul moyen par lequel l'humanité pourrait se protéger contre son indifférence ultime à notre égard. Par conséquent, le point de vue de Marcuse n'était guère anti-science ou anti-technologie comme certains commentateurs continuent de le prétendre, mais contre les manifestations prédatrices et exploitantes de ces forces telles qu'elles sont conditionnées par le capitalisme de consommation. N'oublions pas que nous sommes dans une ère où des formes alternatives de rationalité technologique sont manifestement disponibles, même celles qui peuvent conduire à une sorte de restauration de sa fin essentielle. En effet, nous ne pouvons pas ne pas remarquer l'existence des sociétés qualitativement différentes à cause des richesses, des développements et des progrès tant loués par les plus ardents défenseurs du capitalisme.

Malgré ce qu'il considère comme la suspension artificielle des pouvoirs des capacités technoscientifiques au service du renouveau, l'optimisme de Marcuse concernant les perspectives d'une nouvelle technologie implique la prise en compte des voies alternatives au sein desquelles l'environnement naturel peut être approché, traité ou utilisé. Ces alternatives sont présentées

comme des moyens capables de traiter la nature conformément à ce qu'il considère comme ses propres potentiels. Pour paraphraser une discussion récente sur certains aspects du travail du théoricien critique de l'École de Francfort, Walter Benjamin, H. Marcuse souhaitait un moyen par lequel la société pourrait saisir « les possibilités de la technologie afin qu'elle puisse être exploitée non pour maîtriser la nature mais pour maîtriser la relation entre l'humanité et la nature » (P. Thompson, 2016).

C'est surtout dans *Vers la libération* (1969) que Marcuse propose une issue de sortie de la situation de domination et d'exploitation de la nature. Cette alternative n'est autre que changement de sensibilité. Autrement dit, il faut revoir notre manière de concevoir la société et la technologie. Dans le cadre de la préservation de la nature, il faut rappeler que la domination à laquelle nous avons fait référence est une domination générale observée tant au plan collectif qu'au plan individuel.

C'est surtout la domination de l'homme. Ceci revient à dire que si on peut faire face à la domination de l'homme, on pourra libérer la nature de ses chaînes dans lesquelles elle se trouve enchevêtrée. Une telle posture n'est pas facile à réaliser dans une société capitaliste selon la logique marcusienne. Il nous faut alors apprendre à renoncer à ce que nous offre la société de consommation, de la mettre en échec. Et cela doit commencer par une révolution instinctuelle, consistant à situer et à repérer lesquels des désirs proposés par cette forme de société sont vrais et lesquels sont faux.

Il est aussi important de noter que cette façon de se mettre en relation avec la nature ne traduit pas un engouement réel et véritable pour la *soutenabilité environnementale* ; et l'on a constaté, qu'à long terme, ce sont les priorités économiques qui ont pris le pas sur celles de l'environnement, mettant ainsi, en péril la survie quotidienne des populations. En se comportant de la sorte, l'homme oublie que « la planète est une et finie » (P. Hugon, 2016, p. 171), et il s'acharne sur elle en extirpant de ses entrailles les ressources les plus essentielles et du coup il vit « à crédit en hypothéquant l'avenir des générations futures » (P. Hugon, 2016, p. 171).

La nouvelle sensibilité proposée ici est celle de la libération de la raison du contrôle technologique, sous une forme de raison critique, sensible et anticonformiste, s'insurgeant contre les structures de la domination propre aux sociétés industrielles avancées. Ceci pose la problématique de :

L'employabilité de la raison dans la connaissance et l'usage de la nature. Cette dernière ne semble pas, à travers ses différents modes d'actions, s'approprier les règles minimales d'une cohabitation harmonieuse avec ce qui s'oppose à elle et la complète : la nature. Il importe, pourtant, qu'elle s'initie à une pratique éducative relative aux questions écologiques et environnementales. Elle peut couvrir, ainsi, ses agirs d'une étiquette éthique. (T. G. Issaka, 2017, p. 247).

Nous pensons qu'à l'encontre de la domination de la nature exercée par la rationalité technologique, la raison critique incite à cultiver une sensibilité à la beauté, un rapport à soi et à l'environnement non dominateur, une culture non répressive encourageant la libération de l'« énergie de vie » contre l'emprise morbide de la domination de la nature. Notre position consiste à dire que si la critique est endiguée dans nos sociétés, il y a nécessité de la refonder à partir à partir d'une éthique fondée sur une éducation environnementale qui viserait.

À faire accepter la raison comme pouvoir irréfutable dans la régulation des conduites humaines, qui a pour but de toucher toutes les couches sociales à savoir : élèves, étudiants, professeurs, politiques et professionnels. Si l'implication de toutes les composantes de la société est nécessaire dans la régulation des rapports entre homme-nature, il faut alors, dire que l'absence d'éducation aux questions de la nature est une preuve aberrante d'ignorance du rôle que la nature joue dans l'épanouissement humain (T. G. Issaka, 2017, p. 247).

Cette refondation est, selon nous, une obligation éthique. Dans le système clos, la puissance du négatif est maîtrisée et devient en même temps identité individuelle et affirmation collective. Rappelons que cette nouvelle sensibilité évoquée plus haut dispose des moyens lui permettant de tout recycler à son profit. C'est en ce que H. Marcuse écrit « liberté administrée et répression instinctuelle deviennent des sources sans cesse renouvelées de la production » (H. Marcuse, 1968, p. 7).

Nous pensons que la pertinence de cette dénonciation est ravivée de nos jours par la prise de conscience des destructions irréversibles déjà causées par les sociétés industrielles et la menace de destruction de l'avenir : même en

l'absence de catastrophe nucléaire, même si aucune arme de destruction massive n'est utilisée, la simple perpétuation du mode de vie dominant constitue le danger le plus grave.

Afin que ce projet de société alternative ait quelque chance de voir le jour, Marcuse exhorte les intellectuels, les acteurs politiques contestateurs à faire preuve de solidarité entre eux : jeunes s'opposant à toute forme de domination, s'opposant à la guerre, à la destruction des environnements. Pour Marcuse ce problème de la destruction est aussi un problème politique. C'est pourquoi il écrit ce qui suit : « les forces révolutionnaires surgiront au cours même du processus de changement ; c'est la pratique politique que revient de transformer le virtuel en réel ». (H. Marcuse, 1969, p. 105).

Allant dans le même sens que Marcuse, Serres, après avoir fustigé l'usage abusif de la technologie, fait des propositions de sortie de crise. Il se retourne vers ce qu'il s'appelle *le contrat naturel*. Et c'est sans doute parce que l'homme est historien qu'il peut prendre du recul et remettre les choses dans une perspective d'évolution globale. Pendant longtemps, beaucoup de choses ne dépendaient pas de l'homme. Il avait moins de manœuvre. Mais, à partir du 17^e siècle, la tendance s'est inversée. L'homme devient le centre de l'univers. Le progrès se met en marche et très rapidement beaucoup plus de choses dépendent de l'homme. C'est l'ère de l'anthropogène. Mais remarque M. Serres, aujourd'hui nous dépendons des choses qui dépendent de nous (changement climatique, pollution...).

L'homme assemblé, concentré et rassemblé en masse et usant de la puissance technologique, forme un stock, le plus fort et le plus connecté de la nature. Les plaques humaines que Serres décrit ont désormais le pouvoir d'agir sur le monde et le dominer. On est passé d'un être-là à un être-partout. Et cela n'est pas sans conséquence sur la planète si on n'y prend pas garde. Ces propos de M. Serres sont illustratifs sur ce point :

Oubliez donc le mot environnement, usité en ces matières. Il suppose que nous autres hommes siégeons au centre d'un système de choses qui gravitent autour de nous, nombrils de l'univers, maîtres et possesseurs de la nature. Cela rappelle une ère révolue, où la Terre (comment peut-on imaginer qu'elle nous

représentait ?) placée au centre du monde reflétait notre narcissisme, cet humanisme qui nous promet au milieu des choses ou à leur achèvement excellent. Non. La Terre qui existât sans nos inimaginables ancêtres, pourrait bien aujourd'hui exister sans nous, existera sans nous demain ou plus tard encore, sans aucun d'entre nos possibles descendants, alors que nous ne pouvons exister sans elle (M. Serres, 1992, p. 60).

En un mot, nous pensons que le monde a reçu des coups provenant de l'homme. Et notre rapport au monde et aux choses se résume à celui de la guerre et de la propriété. D'où la nécessité de restaurer la dignité de la nature. Sans cela, c'est notre destin commun qui est menacé. L'enjeu fondamental est la nécessité de maîtriser notre maîtrise.

Conclusion

À la lumière de cette analyse, il ressort que pour Marcuse la technologie en tant qu'aspect de la technique serait à l'origine de toutes les formes de contrôle et même d'exploitation. Notre analyse qui s'est portée sur comment préserver la nature de la domination et de l'exploitation a révélé que la société capitaliste avancée à travers sa rationalité technologique serait la cause principale sinon majeure de tous les maux liés à notre société et particulièrement à notre planète-terre. L'usage de la technologie tel qu'il est fait aujourd'hui ne favorise pas l'émancipation de l'homme et la préservation de la nature. Pour Marcuse, il serait urgent de donner une nouvelle orientation à la science et à la technique. Ceci permettra de replacer la nature dans son statut de sujet. Seule la « nouvelle sensibilité » permettrait à la nature d'être protégée de la prédation de l'homme. Cette dernière exige en effet une réorientation de la science et de la technique, mais aussi au « grand refus » qui se manifeste à travers la contestation.

Références bibliographiques

ELLUL Jacques, 1988, *Le bluff technologique*, Paris, Hachette.

HUGON Philippe, 2016, *Afriques. Entre Puissance et Vulnérabilité*, Paris, Armand Colin.

MAKANGA Blanchard, 2008, *Questions morales et rapports de l'homme à la nature à partir de la morale stoïcienne : réflexion philosophique sur l'environnement*, UFR SHA, Université de Poitiers.

MARCUSE Herbert, 1970, *Culture et société*, traduit par G. Billy, D. BRESSON et J.-B. GRASSET, Paris, Minuit.

MARCUSE Herbert, 1963, *Eros et civilisation*, trad. Jean-Guy NÉNY et Boris FRAENKEL, Paris, Minuit.

MARCUSE Herbert, 1968, *L'homme unidimensionnel*, trad. Monique WITTIG et l'auteur Paris, Minuit.

MARCUSE Herbert, 2018, *Sommes-nous déjà des hommes ? Théorie critique et émancipation : textes et interventions, 1941-1979*, Alboussière, Éditions, col. « Archives du futur ».

MARCUSE Herbert, 1969, *Vers la libération*, trad. J.-P. GRASSET, Paris, Minuit.

PELLUCHON Corine, 2018, *Les Lumières à l'âge du vivant*, Paris, Seuil.

SALIFOU Amara, 2017, *Domination technologique et perspectives de libération chez Herbert H. Marcuse*, Paris, Harmattan.

SERRES Michel, 1992, *Le contrat naturel*, Paris, Flammarion.

SERRES Michel, 2008, *Le mal propre : Polluer pour s'approprier*, Paris, Le Pommier.

TAFFA GUISSO Issaka, 2017, « Éducation, Nature et Éthique environnementale. Reconstruire l'Écocitoyenneté » in *REVUE CHRYSIPPE : Revue Internationale d'Études Sociales, de Philosophie, d'Éducation et d'Éthique*, RIESPEE, Vol. 3, N°2, DÉCEMBRE, 2e SEMESTRE 2017, pp. 237-252.

THOMPSON Peter, « The Frankfurt School, part 5: Walter Benjamin, fascism and the Future », in « The Guardian », 22 avril 2013, <https://www.theguardian.com/commentisfree/belief/2013/apr/22/Frankfurt-school-Walter-Benjamin-fascism-future>, consulté le 1er septembre 2016.